

Éric Meunié

Confusion de peines



Extrait de la publication

Confusion de peines

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Créaphis

DEUX ÉTINCELLES, TES AÏEULES, 1990

DU TEMPS MORT, 1991

L'ENSEIGNEMENT DU SECOND DEGRÉ, 1993

SURIMPRESSION, 1998

Éric Meunié

Confusion de peines

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-808-5

Mon ami, tu as trop d'organes de circonspection. Ils te perdront.

Francis Ponge, La Crevette dans tous ses états

Une

Il commence par écrire le livre d'un autre. Peut-être suffirait-il de s'en saisir pour y passer. *Il commence à écrire par le livre d'un autre,* pour être précis. Se dit-il. Il commence donc par cette matinée, si l'on peut dire, car côté matinée il ne reste rien, remplie par le sommeil, achevée par la nausée du réveil à midi. Côté matinée, voilà le genre d'expression qu'il trouverait, dans le livre d'un autre, détestable. Il faut pourtant bien commencer un jour, un beau jour, quand il fait beau, quand il a fait beau toute la matinée dehors, et froid, condensant une ligne de buée au bas de la vitre, vision première, maintenant debout. Mentionner la buée, pourquoi pas, il savait que ce serait d'abord dérisoire. Il lit dans la ligne de buée que le soulagement de sa nausée ne donnerait que quelques gouttes de sperme, pensée qu'il chasse, non, qu'il recherche au contraire, pour ne plus souffrir de si peu, d'un si déri-

soire commencement. Verticalement soulagé d'une nouvelle nuit sans Têtue ne donne que quelques gouttes d'eau, une ligne de buée, un petit nuage sur le bas de la vitre. Il s'en réjouit presque, s'en rejoint. C'est le but de l'opération. Se rejoindre, se reconstituer, dit Douce (et Têtue partie l'y pousse). Mais il a peur de l'ampleur. Il craint n'avoir pas le souffle. Il redoute de faire quelques pas dans le vaste qu'il pressent et repose de tout son poids sur *dévasté*, mot d'appui pour sa paresse. J'aurais dû commencer plus tôt, ce serait fini maintenant. J'ai l'âge de la maturité et rien n'a mûri de moi. Le futur antérieur est son hamac, il endort dedans ses dernières illusions, dos rond. Il berce son désespoir. La nausée est un long fil de chewing-gum qui relie la semelle de l'estomac au sol du matelas. Quand il se redresse, il voit de lui Duchamp. Il se sème une dizaine de fois dans son dos, flou, le sommeil fait nuque dix ou douze fois de suite. Il se succède dix ou douze fois d'empreinte beige. *Nu descendant un escalier*, pense-t-il, et dans la journée deviendra peintre. Ci-fait, puisque l'intention suffit. Nu relevé de la nausée. *Tu as le corps du modèle et le visage du peintre*, délice d'hier, noué ce matin, et comme tous les matins depuis l'absence de son âme. Existe-t-il au monde une autre femme inspirée, qui dirait en le regardant nu, avant de lui promener son visage sur le ventre : *tu as le corps du modèle et le visage du peintre*. Rempli de chaud, le sac à bile est fermé par un petit nœud, sans doute voilà pense-t-il d'où vient ce nom pour le sexe mâle. Elle fait passer le chaud dedans

et ferme le nœud, quand elle s'est bien laissée. Quand elle sait s'être bien laissée, voire lassée. Mais il a scrupule même seul, si délaissé d'elle, il a encore scrupule à plaider sa cause. Il préférerait qu'un autre s'en charge, se charge de lui, expose les méandres de sa sensibilité, qu'il sait pour sa part (mais c'est tout entier lui et n'en sortira pas) n'être qu'un sac empli d'impatience, des impatiences, du vent dans le sang, qu'elle aspirait dans son courant et que son absence a noué.

Il aimerait lui téléphoner pour lui dire *je veux vivre avec toi*. Mais il ne sait s'il aimerait vivre avec elle ou simplement par cet effet d'annonce obtenir de la voir, c'est-à-dire la toucher. Je vais lui téléphoner pour lui demander de la voir (pensant la toucher) et comme elle ne veut me voir que pour vivre avec moi je ne devrai pas dire je veux te voir mais je veux vivre avec toi, se dit-il. Mais dans sa voix disant *je veux vivre avec toi* il y aura *te toucher* (me suffirait), elle l'entendra et refusera de le voir. Elle répondra qu'elle n'a pas confiance en lui, qu'il essaye de gagner du temps, et que la voir de cette façon c'est ne pas l'aimer telle qu'elle est (désirant vivre avec lui), ne pas la reconnaître dans son désir, entretenir égoïstement sa souffrance. En attendant de pouvoir lui dire sans réserve je suis décidé à vivre avec toi, à ne plus te quitter, il s'abstient donc de téléphoner (elle lui reprochera sa passivité). Dans cette attente, rien ne lui semble plus mortifiant que le silence du téléphone. Combien de fois n'a-t-elle pas téléphoné pour lui demander de le

voir (et le toucher), alors qu'un jour, deux jours (parfois dix jours, souviens-toi) s'étaient écoulés depuis la décision mûrement pesée de ne pas se revoir, de *se laisser* (son mot). Il s'étiolait alors, maigrissait, s'étriquait (j'entends là toutes sortes de jeux de mots sexuels), faisant face à l'unique et terrible conclusion qu'il ne pouvait aimer la femme que corps et âme (mais par corps) il adorait. Il attend qu'elle lui téléphone, il attend de pouvoir lui téléphoner sincèrement (je veux vivre avec toi) en consignait son dilemme.

Il n'aime pas cette attente. Il ne s'y aime pas. Raison de plus de la consigner, dit Douce, il y est d'ailleurs lui-même consigné comme un écolier devant un problème de mathématique, encore et toujours tendre les verges pour se faire battre. Le dilemme suppose deux solutions également insatisfaisantes, il peut en vérifier la définition puisqu'il incarne le problème. Soit Têtue téléphone pour le repêcher. Soit il lui téléphone sa décision de se soumettre à son souhait. Si elle l'appelle enfin c'est, estimant que le temps la dessert, qu'elle revient parer au plus pressé, c'est-à-dire qu'elle vient le toucher (elle ne s'en cachera pas, en plaisantera, comme pour se moquer de son désir, se voyant prise dans une indigne nécessité qui contraste avec la rigueur et l'intégrité de son amour pour lui). Faible d'une longue abstinence, il acceptera de la voir aussitôt, montrant quelle sorte d'amour il privilégie, alimentant pour plus tard son discrédit. Elle peut à ce point ne pas venir, ayant obtenu par la certitude de le

voir l'assurance qu'il pense à elle, qu'il brûle utilement dans le sens de son désir. S'il appelle, ayant pris la décision de céder à sa demande, il savent tous deux que passé le moment où ils se seront touchés, il éprouvera la trame de leur vie commune comme un voile obscur jeté sur le corps de Douce.

Il attend de se résoudre ou d'être entraîné, il attend une des deux lâchetés : qu'elle le ramasse ou qu'il mente. Elle sait probablement qu'il use de cette attente pour la voir venir affaiblie. Elle ne peut que lui en vouloir d'ainsi laisser pourrir leur amour. Est-ce que son misérable silence (à lui) lui donne la force (à elle) de ne pas lui téléphoner? S'il rompt le silence, il lui ment (par anticipation). Il lui semble qu'elle ne peut rien aimer de sa faiblesse et ce serait par faiblesse (pour la toucher) qu'il l'assurerait de son désir de vivre avec elle. Je te jure, reprenait-elle après lui, *je te jure que je vais changer ma vie*, me croirais-tu un instant si je te disais cela?

Il commence donc par le livre d'un autre. Le livre raconte comment il n'a pas été capable d'écrire le sien. Exposé dans une vitrine luminescente du Forum, plongé dans la nuit perpétuelle d'un hiver souterrain, son livre brille. Il vient avec Douce pour le prendre, dans leurs vestes, dans leurs gilets cousus par Douce, gilets de chasse, aux cent poches, *la vie dans les plis*. Douce et lui détournent à leur libre profit le sens des échanges commerciaux, et les titres. Est-ce vraiment

l'indigence qui les a conduits à cet acte qu'ils regrettent maintenant sincèrement en restituant la marchandise sur le bureau de l'inspecteur? Assumer, c'est *prendre sur soi*. Il assume le livre qu'il n'a pas écrit dans le repli de son gilet, dans les poches à Douce. Se réjouir sous cape, il s'en serre de joie les bras, vieux geste. Enfant, il se serrait les bras, s'enfonçait les mains au creux des coudes, si l'on peut dire, avec une crispation tremblée. Il se serrait dans ses propres bras lorsque la situation l'en démangeait. Lorsqu'il tirait seul son épingle du jeu, lorsqu'il obtenait un frisson de satisfaction, qui l'aurait serré, sinon lui-même? C'est ce qui fait de lui, pour Têtue qui s'en est lassée, pour Douce qui s'en amuse à distance, ou pour son vieux camarade blond qui l'enserrait à son tour dans ses bras frères, un narcissique et maniaque. Au comble d'une intime impatience, glissé sous le pan, tombé de tout son poids dans sa poche, cette forme qui lui colle à la hanche, contre toute apparence et loi, c'est le livre qu'il n'a pas écrit. Il le comprend. Il se répète je le comprends, en soupèse l'expression. Et la nuit règne à la surface de nouveau lorsqu'ils émergent du grand escalator, le frais présent perdu. Est-ce vrai qu'il regrette maintenant sincèrement d'avoir volé Têtue dans les replis de sa double vie? Elle sentait bon la gomme blanche et sa bouche était chaude, il voulait posséder la gomme blanche de son visage. Ô Juge de mon indigence, le manque est l'âme noire de ma vie, mon amour comme tu me manques. Comment te ravirai-je à nouveau?

Est-ce qu'elle m'aime assez pour continuer de penser à moi comme je pense à elle? Ne suis-je pas en train de réciter les litanies d'une histoire enterrée? Que pense-t-elle en ce moment précis? Elle détient seule la réponse, en se ravisant soudain, en lui téléphonant (la sonnerie du téléphone le soulagerait d'un continuels bourdonnement nerveux) sous n'importe quel prétexte, comme elle l'a déjà fait à maintes reprises, ne serait-ce que pour s'assurer qu'il est en bonne santé (perverse), elle lui a déjà demandé, dix jours après lui avoir juré qu'elle le laissait (une longue laisse). Aurait-elle voué tant d'efforts pour l'obtenir auprès d'elle et finalement se satisfaire d'un constat d'impuissance? Elle a su l'entraîner dans les arguties de sa contagieuse solitude. Il reste de Têtue ce discours laminant qui les privant de se toucher dénonce une criminelle complicité avec Douce. Il n'est pas possible, il n'est pas acceptable que la littérature de notre amour soit cette ordonnance de psychotrope remplie consciencieusement par le professeur Deruine. J'ai déjà avalé toute l'histoire, je ne vais pas maintenant m'administrer deux fois par jour une chimie pour en dissoudre dans mon cerveau l'entretien dilatoire. Je n'aimerai jamais ce que j'écris maintenant comme j'aime Têtue, je refuse de conjuguer j'aime à l'imparfait, car je commence juste de *tenir le siège*, son expression lorsque je lui ai annoncé que je ne quitterai pas ma petite cellule, oui mon amour je tiens le siège, mais comme tu vois (tu verras ça), j'en profite pour m'épancher.

Il occupe une chambre étroite, un réduit de 18 m², il habite la cellule du manque, la case manquante. Dans le récit que son écœurement contrecarre il n'était pas encore prisonnier de la déception. Il suivait le plan d'un unique lieu souterrain, une tour inversée à plusieurs niveaux, un cratère de béton où il descendait au moral et au physique, puis ayant touché le fond, le livre convoité s'incarnait, l'inspecteur Palémon l'encourageait à remonter avec l'histoire de son apparition, l'inspecteur écrivain devenu l'ami du roman de sa rencontre l'accompagnait à l'air libre, où le secret des poches de sa doublure était enfin livré, délivré. J'y reviendrai. Mais pour commencer, je suis obligé de rendre compte des deux femmes, vaste question, d'autant que je n'ai plus à ce sujet d'opinion, pas d'autre sentiment que mal au cœur, j'en parle un peu tard. Tout ça relu lui ferait presque plaisir, tout ça, presque rien, la plupart du temps prostré il pense je vais téléphoner à Têtue, non je suis trop faible pour lui téléphoner, attendre d'être fort, l'indifférence est le bon état pour téléphoner, elle ne doit rien savoir de ces heures de prostration à la désirer dans le vide, elle ne doit rien savoir du manque dont je souffre qui n'est pas elle, mais qu'elle remplit bien depuis qu'elle est partie. Il n'est pas exact de dire qu'elle est partie puisque plutôt c'est lui qui s'est approché jusqu'à vivre seul à côté d'elle. Elle ne peut pas ne pas y penser, voilà qui le venge de son malheur, elle ne peut pas rentrer chez elle maintenant sans avoir au moins une pensée pour lui. Elle qui disait tant vouloir le voir, seulement te voir un

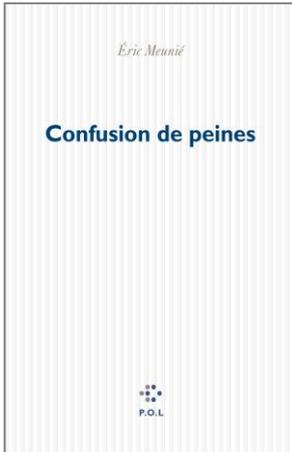
peu disait-elle, quand il habitait à trois cents kilomètres, n'a jamais si péniblement senti la figure de Douce hanter les quelque cent mètres qui maintenant les séparent. Approcherait-il ce soir le visage de Têtue qu'elle verrait jusque dans ses rides flotter le sourire de Douce, elle poserait sur lui son regard d'écureuil, quelque chose cloche. Ce qui cloche, l'illusion sans doute de l'effusion, elle le voit s'emporter seul et ce n'est pas ce qu'elle veut, cette instrumentation.

Tu retrouveras Têtue lorsque tu auras cessé de te morfondre, dit Douce. Tu la retrouveras lorsque tu pourras lui apparaître sous des traits aimables et désirables, et non avec cette expression de chien battu. Il faut donc que je cesse de désirer la voir pour satisfaire le désir qu'alors je n'aurai plus (lui fait dire Douce). Il faut oublier cette femme, son nom, son visage, son odeur, les lieux que nous avons traversés ensemble, les aborder sans elle et sans le moindre regret, ni souvenir, ni espoir, il faut effacer cette femme de sa conscience et de son corps auquel elle convient si bien. Alors, dans cette amnésie, étrangers l'un à l'autre, vous saurez, lui dit Douce, s'il y a quelque chose entre vous. Terreur. Il ne se voit pas survivre à une pareille chute libre dans le néant. Et s'il parvient à lâcher prise un instant : est-ce dans cette indifférence qu'elle me vit elle aussi à présent, la question le précipite à nouveau vers elle (et ce n'est pas ce qu'elle veut, cette précipitation).

Le livre d'un autre, c'est une bonne façon de rompre (et commencer par les deux bouts). Puisque la question première pour lui, restée sans réponse, se pose ainsi : comment rompre avec le fil du regret de n'avoir pas commencé à temps. Il n'est pas seul dans ce cas. Le fil du regret remonte loin dans le temps perdu (dont nous ne sommes plus, s'empresse-t-il de s'amender, au siècle de la recherche). Le fil est fait d'une succession de *ce-serait-ça*, d'un enchaînement d'*accès*, d'une torsade de fibrilles multicolores, que tresse l'esprit, qui s'accroche à l'arrière de l'esprit, comme la corde de laine à la petite tricoteuse mécanique (enfantine). Chaque cordelette de laine est faite d'une suite assez cohérente d'intentions, renoncée par l'apparition de l'extrême tête d'une nouvelle cordelette de laine qu'il roule entre ses doigts psychiques, entre ses gras de doigts, ou lobes de cerveau, et déroule comme le ténia des fesses (enfantines). Le tricotin tourne entre les mains, ses aiguilles à piston comme des bras d'automates militaires. Le problème est qu'à force de faire ces cordelettes et d'y renoncer parce qu'y manque la précédente. Le problème est qu'à force de cordelettes renoncées, tressées mais dénouées net par le manque d'un lien avec la précédente. Le problème est qu'à force de se nouer l'âme dans l'absence de nœuds entre les tresses. C'est la détresse qui finit par faire le fil. Et la détresse est le plus long fil, le plus loin, l'incomparablement loin, long fil. Aucun début d'histoire, aucun matin, aucun récit n'est comparable avec la résistance de ce fil, un vrai nylon de pêche. Et c'est

N° d'éditeur : 1712
N° d'imprimeur : 003248
Dépôt légal : janvier 2001

Imprimé en France



Éric Meunié
Confusion de peines

Cette édition électronique du livre
Confusion de peines d'ÉRIC MEUNIE
a été réalisée le 9 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448089 - Numéro d'édition : 441).
Code Sodis : N46619 - ISBN : 9782818011515
Numéro d'édition : 230971.